

vert, mais il servait aussi à nommer la laine, l'or, les étoiles, les nuages, l'eau d'un canal, la peau, la chair et même des parties du foie... Les termes sumériens et akkadiens de couleur désignent ainsi manifestement plutôt des catégories abstraites que les couleurs telles que nous les comprenons. Même le célèbre bleu des carreaux de la Porte d'Ishtar n'a pu être relié à aucun des termes trouvés sur les tablettes cunéiformes. Manifestement, les Babyloniens ne faisaient pas de différence entre le bleu et le vert, mais plutôt entre le bleu foncé et le bleu clair.

Il ne s'agit pas là d'une difficulté propre aux spécialistes du Proche-Orient ancien : les traducteurs de grec ou de latin anciens ont les mêmes difficultés. Les notions de rouge, de noir et de blanc dominent en effet dans les textes anciens – les textes mésopotamiens ne faisant pas exception. À tel point que les spécialistes de la traduction se sont même demandé un moment si les Anciens étaient à même de percevoir le bleu ou bien s'ils n'avaient tout simplement pas de mots pour le nommer. Pareille interrogation peut étonner, mais nous savons aujourd'hui que la perception rétinienne et le traitement neuronal associé ne sont pas les seuls phénomènes qui déterminent la perception des couleurs. Celle-ci est aussi un processus social.

La symbolique des couleurs

Pendant des siècles, le noir (l'absence de couleurs) et le blanc (le mélange de toutes les couleurs) ont par exemple été considérés comme des couleurs à part entière, mais ne le sont plus aujourd'hui après qu'en 1666 qu'Isaac Newton a décomposé la lumière blanche en la somme de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Percevoir signifie catégoriser et nommer, deux processus qui se pratiquaient autrement dans l'Antiquité. C'est ainsi que notre bleu et notre vert ne se suivent que dans le cadre d'une règle fixée dans la langue. Ce que nous voyons aujourd'hui comme du bleu était plutôt dans l'Antiquité un état intermédiaire que comme une couleur à part entière.

Le rouge, le blanc et le noir peuvent être considérés comme des couleurs de référence de l'humanité. De fait, elles apparaissent déjà dans cet ordre dans les peintures pariétales. Le rouge était aux époques préhistoriques une couleur essentielle

2. LA TACHE DE BITUME visible sous l'oreille gauche de cette tête de statue (2100 avant notre ère) provenant de la ville d'Assur est ce qui reste d'une couche de goudron employée pour teindre en noir foncé la représentation de la barbe.



quand il s'agissait de mort ou de vie, et à cet égard, le Proche-Orient n'a pas fait exception. Certes, ces couleurs étaient aussi plus faciles à obtenir, mais il est vraisemblable qu'elles portaient une plus grande charge symbolique. Et puis, un dieu ou un roi pouvait fort bien être représenté de façon très vivante dans l'argile ou la pierre à partir de ces trois couleurs.

Un texte écrit vers 1000 avant notre ère illustre à quel point la symbolique des couleurs jouait un rôle important au Proche-Orient ancien : il décrit le rituel du culte entourant la statue du dieu babylonien Mardouk. Quand les prêtres lui demandaient une prophétie, le dieu répondait en changeant la couleur du visage de la statue. Si celui-ci tournait au rouge, c'était bon signe et promesse de richesse. Un visage qui noircissait annonçait une éclipse, un présage des plus terribles. Les autres couleurs étaient aussi annonciatrices de malheur : le blanc annonçait la famine, et le vert une défaite militaire.

Que le noir ait symbolisé l'obscurité et par là une éclipse, et que le rouge, qui peut être associé aux couleurs d'un visage en pleine santé ait eu un sens positif, n'est pas étonnant. De même pour le vert, négatif, qui aurait été associé à la couleur du visage d'un malade. Toutefois, le fait que le blanc, aujourd'hui symbole de paix, soit le présage d'une famine reste énigmatique. Mais il nous est difficile aujourd'hui de ne pas considérer le Proche-Orient ancien à travers nos lunettes modernes. Beaucoup des conceptions de ce monde passé furent autres, d'une façon que nous ne savons pas restituer aujourd'hui. ■



© BPK, Berlin, Dist. RMN / Olaf M. Tessler

✓ BIBLIOGRAPHIE

A. Nunn, *Farben und Farbigkeit auf mesopotamischen Statuetten*, in *Kulturlandschaft Syrien*, p. 427, Ugarit Verlag, Münster, 2010.

M. Pastoreau, *Couleurs, images, symboles. Études d'histoire et d'anthropologie*, Le Léopard d'or, p. 292, Paris, 1989.

P. Amiet, *Éléments émaillés du décor architectural néo-élamite*, *Syria*, vol. 44, pp. 27-46, 1967.

Bleu et or : des couleurs de roi

Les premiers visiteurs européens de Persépolis en rapportèrent le souvenir de ruines austères, d'imposantes statues et de bas-reliefs sculptés dans la pierre nue. Or ces œuvres étaient en fait couvertes d'or, de bleu égyptien et de couleurs vives, voire criardes...

Alexander Nagel

L'ESSENTIEL

- ✓ Les premiers Occidentaux s'étant rendus à Persépolis, il y a quelque 400 ans, avaient témoigné de la présence de traces de bleu dans les ruines du palais.
- ✓ Les fouilles révélèrent ensuite des bas-reliefs peints, des stucs et des briques émaillés de couleurs vives.
- ✓ Les recherches menées depuis 2006 ont mis en évidence de nombreux pigments produisant des teintes bleue, rouge, verte, jaune et noire.

Quelle impression étrange cela produisait », s'exclame Ernst Herzfeld. Nous sommes en 1931, et l'archéologue allemand vient de mettre au jour un bas-relief multicolore à Persépolis. Il est rehaussé de couleurs vives, qui surprennent Herzfeld. Persépolis – Parsa en vieux perse – est le nom grec d'un imposant quartier palatial achéménide à quelque 70 kilomètres au Nord-Est de la ville de Shiraz, dans la province de Fars en Iran. Entre 520 et 330 avant notre ère, la dynastie des Achéménides l'utilisa ainsi que d'autres résidences royales à Pasargades, Suse, Ecbatane ou encore Babylone. Partant des découvertes de Herzfeld pour en arriver aux nôtres, nous allons montrer que les cités royales perses étaient hautes en couleurs !

Enseignant à l'Université de Berlin, Herzfeld fut le premier professeur jamais nommé pour enseigner l'archéologie du Proche et du Moyen-Orient. Il fut aussi le premier archéologue à fouiller systématiquement Persépolis. Voici comment, dans une lettre de 1932, il témoignait de la façon dont il s'était rendu compte de la polychromie des statues et des bas-reliefs de

Parsa : « J'aurais presque oublié qu'hier la partie inférieure du bas-relief du Grand Roi sous un parasol est apparue au jour dans ses splendides couleurs d'origine. La couleur la plus intense est le rouge clair et brillant constituant le fond de l'habit et des chaussures ; l'effet produit n'est pas celui du cinabre, mais tire quelque peu vers l'orange. Je m'imagine qu'un tel pourpre existait dans l'Antiquité – il est proche du rouge des robes des cardinaux. D'après les restes de couleur qui se trouvent sur les sculptures enterrées, je croyais que les bas-reliefs avaient pour l'essentiel la couleur naturelle de la pierre polie, c'est-à-dire noire, et que seulement quelques parties, tels les bijoux, les ailes, les lèvres, les yeux, avaient été soulignées avec du rouge, du bleu clair, du vert et du jaune. Maintenant, selon toutes les apparences, ils auraient été en fait entièrement peints, de couleurs brillantes et contrastées. »

Herzfeld était alors en train d'étudier non seulement des ruines de Persépolis, mais aussi la nécropole des rois achéménides, située non loin de Parsa sur le lieu-dit de Naqsh-e Rostam. Si les couleurs vives des bas-reliefs l'étonnaient, sans



© Universität Bibliothek Heidelberg aus: Charles Texier, Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, Paris 1852



1. LE GRAND ROI SOUS LE PARASOL

(ci-contre) est un célèbre bas-relief ornant l'une des portes de Persépolis. Il représente Darius I signalé par le symbole divin le surmontant. Il marche suivi d'un porte-ombrelle et d'un préposé aux mouches et à la sueur royale. Dès 1852, l'archéologue français Charles Texier en proposa une restitution en couleurs *(ci-dessus)*, qui atteste de la richesse chromatique des habits et des objets perses.

L'AUTEUR



Alexander NAGEL, archéologue, est le conservateur des collections proche-orientales et égyptiennes de la Galerie d'art Freer et Sackler du Musée Smithsonian de Washington.

doute était-ce parce qu'il gardait de sa première visite du complexe palatial, en 1905, l'impression sombre créée par le calcaire gris-brun des bas-reliefs montrant comment le roi recevait le tribut des pays soumis et où les portes étaient gardées par de colossaux taureaux ailés. L'action des éléments ainsi que l'usure due aux moulages répétés pour produire des plâtres à partir des œuvres ont effacé depuis bien longtemps les couleurs des peintures.

Dans les ruines de Pasargades (la capitale de Cyrus II), Suse (autre capitale des Achéménides) et Persépolis, les restes de grandes salles à colonnades des palais attestent du caractère monumental des résidences royales perses. Le complexe palatial de Persépolis, par exemple, fut érigé sur une terrasse de 450 mètres de large et 300 mètres de long et surélevée d'une douzaine de mètres. On accédait à la cité royale par un double escalier.

Tous ces palais reflètent toujours la splendeur de l'empire que Cyrus II, le premier des Achéménides, constitua vers 550 avant notre ère à partir des royaumes d'Asie Mineure. Sous Darius I, qui régna entre 522 et 486, la puissance perse s'étendait de la Thrace et l'Égypte jusqu'aux portes de l'Inde et du golfe Persique jusqu'au Kazakhstan actuel. Les quelque 30 000 tablettes d'argiles inscrites en cunéiforme et l'épigraphie montrent que l'Empire perse était fondé sur une infrastructure soigneusement pensée, notamment un réseau routier fort développé, qui facilitait communications et commerce au long cours jusqu'aux provinces les plus éloignées.

Au centre de l'empire se trouvaient le Grand Roi et sa suite – une cour multiculturelle, qui voyageait en permanence d'un palais à l'autre. Pour exister auprès de tous les peuples constituant l'empire, la cour voyageait entre les résidences de Suse, Pasargades, Ecbatane, Babylone et Persépolis. Ce système et l'empire qui l'employait disparurent brusquement vers 330 avant notre ère sous les coups des hoplites et autres troupes d'Alexandre le Grand.

Les satrapes aussi

Des résidences royales achéménides, il nous reste beaucoup de ruines, dont certaines sont proprement perses (le territoire iranien). Les auteurs anciens qui ont écrit sur les Perses – le premier fut Hérodote au V^e siècle avant notre ère – rapportent que les satrapes (les gouverneurs provinciaux) faisaient construire leurs résidences dans le style pompeux des résidences royales. Toutefois, ni eux ni les sources perses ne décrivent précisément les palais achéménides. Divers érudits européens, dont les premiers atteignirent l'Iran il y a 400 ans, donnent des renseignements éloquentes sur les couleurs des palais et sur leur état lorsqu'ils les découvrirent.

Parmi eux, des Français et des Allemands disent avoir observé des restes de couleur dans les creux des inscriptions murales en cunéiforme. Engelbert Kaempfer, un médecin allemand qui visita Parsa en 1685, rapporte ainsi à propos de la grande inscription de Darius I, le fondateur de Persépolis. : « Certaines parties de

2. CES COLONNES DE 20 MÈTRES DE HAUT portaient le toit de l'Apadana, la grande salle des audiences de Darius I. Son palais était aussi doté d'imposantes portes, dont la Porte de toutes les nations, gardées par des taureaux géants. Le chapiteau était orné de deux griffons (*ci-contre*) ; l'un d'eux est situé sur un chapiteau à colonnes dans l'allée des processions.



Alexander Nagel